

mais c'est surtout dans l'épreuve qui le frappa au cours de l'année 1661 qu'apparut, dans un riche éclat, sa force de caractère.

J'ai voulu consigner un événement qui, à l'époque héroïque de notre ville, n'offrait rien d'exceptionnel : l'embuscade iroquoise puis la dure captivité, avec l'horreur des supplices qui l'accompagnaient. La victime : un jeune homme de 19 ans, "bien fait, délicat, et qui était les délices de sa mère," écrit la Relation de 1661. Surpris par quatre Iroquois, François Hertel se laissa capturer sans résistance, parce qu'il craignait de ne pas être en bon état pour mourir. De sa lointaine captivité il écrit au père Lemoine : "Mon Père, si je pouvais avoir le bonheur de me confesser!... Je me recommande à vos bonnes prières, particulièrement au saint Sacrifice de la Messe. Je vous prie de faire mes baise-mains à ma pauvre mère, et la consoler." Puis, plus bas, sur la pauvre écorce qui lui tient lieu de papier à lettre, ces lignes d'une émouvante grandeur : "Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé, l'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère." Des accents de cette héroïque sublimité ne peuvent jaillir que de grandes, de très grandes âmes.

A sa mère, le prisonnier écrivait cette lettre touchante : "Je sais bien que ma prise vous aura bien affligée, je vous demande pardon de vous avoir désobéi. Ce sont mes péchés qui m'ont mis dans cet état où je suis... Je vous prie de dire aux bons confrères de Notre-Dame qu'ils prient Dieu et la sainte Vierge pour moi, ma chère mère, et vous et toutes mes soeurs.

C'est votre pauvre
Fanchon."

François Hertel a eu dans la suite une existence militaire qui l'a mis au rang des chefs les plus réputés et lui a mérité dans toute la colonie le surnom de *Héro*. Il fut ennobli pour ses extraordinaires faits d'armes, mais je ne crois pas que ses exploits lui fassent plus honneur que les nobles sentiments dont témoignent les lignes citées plus haut.

RADISSON ET DESGROSEILLERS

Deux personnages assez négligés de notre histoire trifluvienne. Ils incarnent pourtant à un rare degré le type hardi et aventureux du coureur de bois indépendant, dont les randonnées audacieuses à travers le continent nous remplissent aujourd'hui d'admiration.

Arrivés jeunes au pays, Radisson et Desgroseillers y furent vite réputés pour leur audace, leur goût du risque, leur habileté prodigieuse à passer à travers les difficultés, leur gaieté et leur résistance physique. Explorateurs-trafiquants avant tout, ils poursuivirent comme but suprême la main-mise sur les territoires de traite de l'ouest et du nord. Ils furent les premiers blancs à atteindre par terre la Baie d'Hudson et les premiers européens également à prendre contact avec les Sioux des plaines de l'ouest.

Desgroseillers arriva au pays en 1637, à l'âge de 16 ans. Il se mit au service des Jésuites comme

"donné" et il les accompagna pendant dix ans dans leurs courses. Radisson vint un peu plus tard, en 1651. Il se fixa aux Trois-Rivières. C'est de cette époque que date l'intimité qui mit coude à coude ces deux hommes dont les plus lointaines régions ont connu les courses fabuleuses.

L'initiation de Radisson à la vie canadienne fut directe. Il passa les deux premières années de son séjour au pays en captivité chez les Iroquois! Cela lui valut une précieuse expérience. En 1658, il réussit à tirer du traquenard d'Onondaga une centaine de Français dont les Iroquois avaient décidé le massacre. Un mois après cet exploit, il repart avec Desgroseillers pour la Baie Verte où il séjourne jusqu'au printemps de 1660. Nos deux hommes pénétrèrent jusqu'à plusieurs centaines de milles vers le sud et vers l'ouest du lac Michigan, puis ils redescendent vers le St-Laurent avec une flottille de 100 canots. Au Long-Sault, ils trouvent le fortin démantibulé, qui garde les traces récentes de la lutte épique où Dollard a succombé. "Et le pire, écrit Radisson, c'est que nous n'arrivâmes que 8 jours après ce combat sanglant."

En 1661, nos Trifluviens repartent. Cette fois la Baie d'Hudson est l'objectif visé. Après des péripéties qui tiennent de la légende, ils l'atteignent au printemps de 1662. Retour en 1663 avec une cargaison de fourrures d'une richesse inouïe, que le gouverneur confisque, sous prétexte que nos aventuriers sont partis sans permission. Ayant réclamé en vain auprès des autorités françaises, ils passent au service de l'Angleterre qui, à leur instigation, fonde la Compagnie de la Baie d'Hudson.

L'ARRIVEE DES URSULINES

Vers la fin du 17^e siècle notre ville n'avait pas encore à son service de communauté enseignante ni hospitalière. L'instruction était assurée en partie par les missionnaires, les maîtres d'écoles, les notaires. Pour les petites filles, il est noté que Mgr de Laval envoya, en 1661, "des jeunes personnes comme maîtresses pour prendre soin des petites filles, afin qu'elles leur enseignassent tout ce qu'il est nécessaire à un chrétien de savoir, en attendant que le temps et l'occasion favorable se présentât, comme il l'écrivait à la Propagande, d'établir en ce lieu des religieuses de Ste-Ursule."

Ce n'est qu'en 1697 que put se réaliser ce désir auquel souscrivait de tous ses vœux la petite population trifluvienne. La venue d'une communauté religieuse, dont les vertus et le zèle répondaient à des besoins qui se faisaient durement sentir, fut considérée comme une bénédiction du ciel.

Elles vinrent trois au début : la Mère Marie Drouet de Jésus, nommée supérieure, Mère Marie Le Vaillant de Ste-Cécile, assistante, et Soeur Françoise Gravel, soeur converse. Elles avaient pour mission de s'occuper de l'instruction des enfants et du soin des malades. La supérieure et l'aumônier du couvent de Québec accompagnaient le petit groupe de fondatrices. La barque qui les amenait arriva aux Trois-Rivières le 10 octobre 1697. Les religieuses pénétrèrent dans l'enceinte de la ville à six heures du matin. Le Gouverneur, Claude de Ramezay, fit avec beaucoup d'égards les hommages de la ville aux